

A Vienne, dans la soirée, plusieurs centaines d'étudiants nationalistes et catholiques se rendirent aux cris de « A bas la Serbie ! Vive l'Autriche ! » devant la légation serbe, où ils brûlèrent symboliquement un petit drapeau de ce pays.

L'adjoint au gouverneur de Sarajevo, auprès duquel était intervenue une délégation de la Chambre de commerce, autorisa les commerçants dont les magasins avaient été pillés la veille, à retirer de la chaussée les marchandises qui s'y trouvaient encore. Dans le même temps, la direction de la police relâcha, faute de preuves, un grand nombre de personnes qui avaient été amenées dans ses locaux pour y être interrogées.

Victor fut réveillé dans la nuit par des trombes d'eau, ainsi que par des coups de tonnerre que répercutaient et amplifiaient les montagnes alentour. Aussitôt, il songea à la route. Aux avalanches. Déjà, aujourd'hui, il avait remarqué qu'il ne faudrait pas grand-chose à certains blocs...

A Paris, M. et Mme Poincaré commençaient à peine à accueillir, sur le perron de l'Élysée, les lauréats des Salons auxquels ils offraient ce soir un grand dîner.

Le matin, il pleuvait toujours à Nit'euou. Les porteurs, Victor ne s'en rendit pas compte tout de suite, firent semblant de paqueter, mais ils ne partirent pas. On commença à parlementer à neuf heures. A cette heure-là, à Paris, les derniers lauréats quittaient les salons de l'Élysée. A dix heures, on trouva une solution. Jean et Augusto étaient furieux. Victor non. Imperturbable, il constata qu'il était trop tard « non pour partir, mais pour arriver », ce qui ne fit rire que lui-même. En fait, avec cette pluie et les dangers d'éboulement, une journée de plus à Nit'euou n'était pas une catastrophe. Si, toutefois, Hia ne se trompait pas en prétendant arriver malgré tout en trois étapes à Tatsienlou.

Très tôt le matin, on informa les autorités maritimes de la mort de l'enseigne de vaisseau Manin, du *Suffren*, survenue au domicile de sa maîtresse, à Toulon, par suite d'une trop forte injection de morphine.

Les membres de la commission d'enquête sur les effondrements de la chaussée parisienne du 15 juin dernier se réunirent à 9 h 30, au puits n° 3, face au numéro 59 de l'avenue Montaigne. A plusieurs reprises, tandis qu'ils visitaient le souterrain principal de la ligne Opéra-Porte de Saint-Cloud, MM. Baratte, ingénieur en chef des eaux et de l'assainissement, Colmet-d'Aage et Suquet, ingénieurs des ponts et chaussées, protestèrent énergiquement contre les allégations de M. Pichon, conseiller prud'homal ouvrier, à propos de la qualité des matériaux utilisés. La dispute prit un ton plus vif encore entre ce dernier et M. Baratte, lorsque les membres de la commission, ressortis par la station de la place Saint-Philippe-du-Roule, se mirent à examiner l'excavation de l'angle de la rue de La Boétie et du faubourg Saint-Honoré. Le divorce, qu'on sentait proche, n'allait pas tarder à être consommé. A l'entrée du puits menant à la future station « Miromesnil », dont on devait vérifier l'état des boisages, MM. Pichon, Barthe et un troisième délégué ouvrier, refusèrent de suivre la commission, qui continua sans eux.

Nicolas Pachitch, le Premier ministre serbe, demanda le rappel immédiat de M. Delcos, l'ambassadeur de France à Belgrade. Par la même occasion, il indiqua le nom du successeur qu'il souhaitait voir lui être envoyé. M. Delcos s'était en effet rendu coupable de se soustraire ostensiblement à l'obligation, toute diplomatique, d'honorer de sa présence la messe solennelle pour le repos de l'âme des deux défunts, imaginée par Pachitch. En n'y assistant pas, il donnait implicitement raison aux mauvaises langues selon lesquelles cette messe était en fait célébrée pour le repos de la conscience de M. Pachitch, et le repos tout court du prince-régent Alexandre, ce jeune crétin, qui causait tellement de souci au président pour s'être montré en compagnie d'un des futurs assassins avant l'attentat. Le diplomate, car tels étaient les usages, demanda poliment sa mutation. Paris l'accorda aussitôt.

Au ministère des Affaires étrangères, MM. Viviani et Noulens reçurent une délégation des ouvriers des manufactures de l'État. Comme il fallait s'y attendre, ils étaient déçus. M. Viviani déclara que le gouvernement restait fidèle à ses options et que, d'une manière ou d'une autre, il entendait faire aboutir la réforme avant la fin de la présente session parlementaire. Cependant il attira l'attention des délégués sur les risques d'échec que ferait courir aux revendications ouvrières un mouvement de grèves partiel ou total. A Issy-les-Moulineaux, douze cents ouvriers et ouvrières de la manufacture des tabacs protestèrent sur leur lieu de travail, sans toutefois interrompre celui-ci, aux cris de « Vive la grève ! A bas le Sénat ! ». Aux mines

d'Aniche, cent quatorze hercheurs de la fosse Gayant se mirent en grève pour s'opposer à la nouvelle loi des huit heures qui entrait en vigueur ce matin.

A Agram<sup>1</sup> (Croatie), un groupe de manifestants se forma devant devant la maison du maire et le somma, sur l'air des lampions, de rendre la décoration serbe qu'il avait reçue récemment. Sa femme lui conseilla d'accepter pour les calmer. « Après tout, qu'est-ce que ça te coûte ? Est-ce qu'ils viendront vérifier ? » Tandis qu'il apparaissait avec elle sur le seuil, les mains tendues, la bouche pleine de paroles aimables, la fille aînée cachait la décoration, à l'étage, sous la pile de draps brodés du trousseau de mariage de sa mère. Les démonstrations antiserbes continuèrent à travers le pays. Partie par haine chauvine du quasi semblable, partie par exhibition peu coûteuse de la servilité commune, partie pour ne pas être en reste sur « ceux de » Sarajevo ou de Mostar, dont on recevait des nouvelles à mesure. A Konjica (Herzégovine), plusieurs maisons serbes eurent leurs vitres brisées. A Livno, ce sont des coups de feu qui furent tirés contre des magasins et une école serbes. A Stolac, musulmans et catholiques s'attaquèrent aux aménagements intérieurs de boutiques et d'hôtels serbes. Des paysans des deux confessions prirent d'assaut l'école et l'église serbes d'Oplicici.

A Zavidovitch, le portrait du roi Pierre, que des manifestants avaient aperçu à travers les fenêtres de la Société serbe de lecture, déclencha la colère de la foule. Elle pénétra de force à l'intérieur, détruisant livres, vitrines, rayonnages, à coups de barres de fer et de chaises. Hormis le trésorier, qu'on éjecta, et un vieux Serbe de soixante-quinze ans, qui s'était battu dans l'armée française en 70 aux côtés de Pierre Ier, et qui venait là tous les matins parce que la salle était exposée au sud et qu'il échappait en ce lieu à la tyrannie de sa femme et de ses brus (on se contenta de le déplacer d'un coin à l'autre de la pièce, le laissant brandir une canne furieuse mais inoffensive), il n'y avait personne dans les locaux à cette heure bien que la Société fût ouverte toute la journée. Cette désaffection à l'endroit de la lecture, déjà fatale pour l'avenir de la langue serbe, le fut surtout pour la jeune Jovanka, une orpheline sourde-muette qu'on employait pour ranger et faire la poussière, et qui, au lieu de cela,

---

<sup>1</sup> . Nom allemand de Zagreb.

s'enfermait souvent pour lire dans la réserve. Elle fut violée dans la position même où elle lisait, le nez sur la traduction serbe d'*Atala*, réalisée à partir de la version anglaise du *Génie du christianisme* parue à Londres en 1800. Les violeurs, deux très jeunes gens, furent arrêtés. Le premier dit, pour sa défense, qu'elle s'était contentée de gémir, ce qui prouvait qu'elle était, au moins à demi, consentante. Le second que, comme il l'avait prise (sous-entendu par derrière), il ne pouvait pas deviner qu'elle était bosniaque. Vierge, en tout cas, elle ne l'était plus (il était passé en second).

L'état de « justice sommaire » fut proclamé à Tuzla et à Maglaj. Il aurait pu l'être aussi à Sénica, à Bosnich-Brod, à Tesany... La police ne savait plus où donner de la tête. Entre les arrestations de simples patriotes, un peu trop excités, qui continuaient à hurler dans les locaux du commissariat et qu'on devait relâcher tôt ou tard, celle de nationalistes coupables de s'être livrés à des pillages, des déprédations et des voies de fait (comme ce Croate de Mostar, qui avait lardé de coups de couteau le commerçant serbe chez qui il faisait des achats, parce que celui-ci avait eu des remarques désobligeantes à l'égard du défunt archiduc), et les arrestations, plus politiques mais non moins aléatoires, d'individus suspectés d'intelligence avec les auteurs de l'attentat (de l'intelligence à la sympathie active, le glissement était aisé dans ce climat de peur, de revanche et de délation), les forces de l'ordre y perdaient un sens de l'opportunité et de la mesure déjà fort difficile à conserver en temps normal. De crainte de manquer de zèle, on se mit à arrêter à tour de bras. La police secrète ne suffisant pas à la tâche, on eut recours à des agents déguisés en bourgeois, qu'on changea de quartier ou de ville, et qu'on plaça dans les endroits publics — les musées, les squares — ainsi que dans les lieux de transit et de réunion — gares, hôtels, etc. Rien que des volontaires. Les pires. Une armée sinistre de lèche-bottes, de complexés, d'obsessionnels et de sadiques. Dans un restaurant de Lemberg (Galicie) un client fut appréhendé pour le motif d'avoir accompagné sa commande d'un « *Hopp ! hopp ! dalli !*<sup>1</sup> » comme à Sarajevo ! ». Une jeune mère de Brünn (Moravie) dut à ses jumeaux d'être longuement interrogée par la police. Elle avait crié un peu fort, par la fenêtre, qu'ils la feraient mourir « plus jeune encore que notre duchesse ! ». A Prague, deux amoureux qui jouaient à la cachette au Paradiesgarten, furent embarqués pour s'être appelés « Soferl » et

---

<sup>1</sup> . A peu près : « Et que ça saute ! »

« František » à grande distance et en public, sur un ton d'évidente moquerie. Ils eurent beaucoup de mal à prouver que tel était bien le prénom de l'un comme de l'autre, et durent présenter leurs excuses pour s'être ainsi amusés en la pénible circonstance. Toujours à Prague, une gouvernante fut conduite au poste pour avoir menacé l'insupportable bambin qu'elle promenait sur le Hradšim d'aller chercher les deux « déménageurs » de Sarajevo.

Précisément le calme était revenu à Sarajevo. La ville présentait son aspect habituel et, malgré les désordres de la veille et de l'avant-veille, la plupart des magasins étaient ouverts, ce mercredi matin 1<sup>er</sup> juillet. Dans leur prison, Princip et Chabrinovitch étaient étroitement surveillés. Le premier se promenait de long en large dans sa cellule, l'air sombre, la tête entourée de pansements. Le second, plus flegmatique, semblait attendre stoïquement la suite, comme s'il s'était agi d'un film à épisodes. Ils devaient être entendus aujourd'hui par le juge d'instruction.

A Banja Luka, petite ville située à 150 km environ au nord de Sarajevo, eut lieu une grande cérémonie de deuil, à laquelle prirent part des associations serbes sans qu'on ait à déplorer aucun incident. Vers onze heures, au-dessus de Dresde, un Zeppelin militaire perdit une de ses hélices, laquelle, après avoir tournoyé d'une grande hauteur, tomba dans une cour où elle s'enfonça profondément. Par miracle, il n'y eut pas de victime et le ballon put regagner son hangar.

Gide traîna toute la journée un mal de tête qu'il qualifia d'« humiliant ». Dans le train qui l'amenait à Orsay, il régnait la même chaleur écrasante qu'hier. Néanmoins, peut-être à cause de sa céphalée, ou parce qu'il n'avait aujourd'hui aucun point de comparaison dans la nature, il ne trouva pas les hommes du train aussi laids que ceux de la veille (nous écarterons l'hypothèse que les Parisiens fussent plus beaux). Du moins, il ne pensa pas à le noter. « Pourquoi je note tout cela ? » devait-il s'interroger plus tard. « Uniquement par peur d'interrompre », fut sa réponse. Il l'avait déjà écrit le 27.

A Paris, la température atteignit 32°C, dépassant largement la moyenne saisonnière. On parla de chaleur « tropicale ». On recensa des insulations. La vague des noyades se poursuivit un peu partout, et, de-ci de-là, on vit apparaître des suicides par pendaison, en

majorité masculins. Celui d'un homme de trent-neuf ans à Mesnil-Jourdain, d'un autre de quarante-huit ans à Quessy, d'un troisième de soixante-quatorze ans à Nouvion-et-Catillon. A Etretat, c'est un chef de cuisine qui se pendit dans sa chambre et à Lillebonne une jeune fille de dix-huit ans, prénommée Yvonne.

Mathias Morhardt écrivit à Auguste Rodin pour accuser réception des 500 fr. qu'il lui avait fait parvenir à destination de Camille Claudel. « Votre nom ne sera pas naturellement prononcé ! » l'assura-t-il. « Seul, M. Berthelot est au courant, et naturellement, il ne dira rien. »

Les deux paysans du hameau de Belvèze, commune de Saint-Jean-l'Union, près de Toulouse, qui avaient tiré au fusil de chasse sur les passagers d'une automobile en panne, dans la nuit du 24 janvier, avouèrent au magistrat que le motif de leur acte criminel n'était ni une vengeance ni une méprise, comme on avait pu le croire, mais simplement la haine, partagée selon eux par les habitants de la région, envers l'automobile et les chauffeurs en général.

« La Serbie, comme tous les peuples civilisés, est remplie d'indignation au sujet de l'attentat de Sarajevo et de ses auteurs », publia le gouvernement de Belgrade dans une note officielle. « Nous pouvons à peine concevoir, ajoutait-il, la possibilité que la presse allemande puisse inculper la Serbie et l'attaquer pour cet attentat inqualifiable d'un jeune homme d'une mentalité malade », etc. La note reprenait presque mot pour mot les termes d'un article de la *Samoupraava* du 30 juin parlant d'« adolescent d'une mentalité malade ».

Lors de son interrogatoire, l'adolescent en question (il avait encore la tête bandée) déclara au juge : « Je suis coupable. Je suis venu à Sarajevo dans le but de commettre un attentat. Je suis anarchiste. Je n'ai pas subi d'influences étrangères. » Il indiqua toutefois qu'il avait reçu le revolver et les balles (il dit « revolver », bien que ce fût un pistolet, pour que le juge se méprît sur sa connaissance exacte des armes) d'un *comitadji* de Belgrade, lequel, jura-t-il, ne connaissait pas ses intentions. Interrogé sur ses complices (avec les bombes découvertes depuis à Sarajevo, il était inutile de nier), Princip lâcha le nom de Grabez. C'était le plus sûr, après lui-même, et, à l'heure qu'il est, il devait être à l'abri. Le juge ordonna immédiatement qu'on perquisitionne au domicile du père, le pope Grabez, à Pali, une

grosse bourgade toute proche. La police fit chou blanc. Chabrinovitch, pour sa part, joua les vedettes qu'on interviewe. Il déplora la mort de la duchesse, une erreur regrettable (et toc ! une pierre dans le jardin de ce maladroit de Princip), mais il s'estima dans le même temps satisfait des résultats de l'attentat. Révolutionnaire et néanmoins galant homme. Ça devait marcher avec la presse. Est-ce que les journalistes avaient déniché le portrait qu'il s'était fait tirer dimanche matin ? Le photographe avait dû le négocier un bon prix. Il toussa. « L'essentiel », conclut-il, en regardant le juge comme s'il s'adressait à un aréopage à travers lui, « est que nous ayons obtenu ce que nous voulions ».

Olivier Gratiolet se rendit dans l'après-midi chez Réséda, ainsi qu'il l'avait fait aussi le lundi et le mardi. Très vite, ils se retrouvèrent sur le canapé. Mais, alors que les jours précédents elle l'avait soulagé dans ses mains, refusant qu'il la touche plus bas que la ceinture, là elle se déshabilla entièrement et lui permit de la pénétrer, à condition — il dut le jurer à haute et intelligible voix — qu'il se retirât avant d'éjaculer. Il y réussit à grand-peine, mais il trouva la chose dégoûtante, car il aspergea Réséda jusqu'aux seins et n'évita pas le canapé. Rentrant chez lui par la rue Saint-Lazare, il aperçut, à la devanture d'une librairie du début de la rue de la Pépinière, le premier volume de ce qui s'annonçait comme une édition populaire illustrée des aventures d'Arsène Lupin : *Arsène Lupin, gentleman cambrioleur*. A 0 fr. 95, c'était donné. Il l'acheta. A la question du juge : « Qui vous a appris à tirer ? », Princip d'abord, Chabrinovitch ensuite, répondirent sans hésiter : « Tsiganovitch. » Tsiganovitch ? Personne ne connaissait. Marcel Proust se trouva un peu moins fatigué. Il eut ce jour-là, au réveil, c'est-à-dire dans l'après-midi, après le café, le courage d'ouvrir l'un des paquets d'épreuves qu'il n'avait cessé de recevoir tout au long du mois de juin, par les soins de Grasset, depuis l'imprimerie Charles Colin, de Mayenne, et qu'il avait laissés s'empiler, ficelés, les uns sur les autres, dans un coin de sa cheminée. La *Nouvelle Revue Française* publiait justement aujourd'hui les extraits qu'il avait envoyés à Rivière le 13 juin. Il regretta amèrement cet envoi, car, de ce fait, la parution avait lieu dans le désordre. Il maudit Gide, qui lui en avait donné l'idée en avril. Eut une pensée pour Agostinelli. Pourquoi ? A cause de Gide. Parce qu'Agostinelli avait

coutume de dire que Gide n'en était pas, que c'était seulement un... comment disait-il déjà ?... un pédophrène.

L'empereur Guillaume et le prince Henri de Prusse s'annoncèrent à Vienne pour le vendredi midi. Le testament de François-Ferdinand fut ouvert dans l'après-midi, en présence de l'empereur et de l'archiduc héritier Charles-François-Joseph. Ainsi qu'on pouvait le prévoir, l'archiduc faisait de feu la duchesse l'usufruitière de sa fortune, laquelle passait maintenant à ses enfants. Guillaume II et l'impératrice Victoria adressèrent à Sophie de Hohenberg, l'aînée des enfants de l'archiduc, un télégramme qui commençait en ces termes : « Nous ne pouvons guère trouver de paroles pour vous exprimer, chers enfants, à quel point nos cœurs saignent en songeant à votre douleur indicible. » Sophie, comme tous les mercredis à trois heures, prenait sa leçon de français. Elle ne souhaita pas ouvrir l'impérial message et dit seulement : « *Wozu ?*<sup>1</sup> » Le comte Berchtold, dont on supputait hier encore les chances qu'il prît une retraite prochaine, annonça au ministre de la Guerre et au chef d'état-major général l'intention qu'avait le gouvernement austro-hongrois de demander à la Serbie l'élargissement de l'instruction relative à l'attentat de Sarajevo aux responsables de celui-ci qui pourraient se trouver sur le territoire serbe. On exhuma, sur le site d'Alésia, le squelette d'un guerrier qui avait encore à ses côtés une épée en bon état de conservation. Abandonné par son amie, Aline F., trente-six ans, un mineur de Denain, François D., vingt-neuf ans, tira sur elle deux coups de pistolet et la manqua. Il insista, mais l'arme s'était enrayée. Saisissant alors celle-ci par le canon, il défonça le crâne de la malheureuse à coups de crosse. « Du reste, une nouvelle : », écrivit Franz à Jizchak Löwy, un acteur de théâtre yiddish auquel il devait une réponse à une lettre du 28 octobre de l'an passé, « je me suis fiancé et je crois avoir fait là quelque chose de bon et de nécessaire ». Hésita, puis il ajouta après la virgule, « encore que naturellement il y ait tant de doutes en ce monde que même la meilleure des causes n'en est pas protégée. » (Cette restriction plairait à Jizchak.) Le pasteur Bruns, de Strasbourg-Kronembourg, qui s'évertuait depuis des années afin que la législation interdisant le concubinage — législation qui existait déjà dans la plupart des autres Etats allemands —, fût étendue à l'Alsace-Lorraine, vit ses efforts récompensés par l'annonce de la

---

<sup>1</sup> . « A quoi bon ? »



préparation d'un projet de loi en ce sens, qui pourrait être soumis au Parlement dès janvier. Obligés d'atterrir près d'Aumetz, en territoires annexés, deux aviateurs français repassèrent aussitôt la frontière sans attendre l'arrivée des autorités. Alors qu'il rentrait dans la soirée du marché de Beaumont-le-Roger accompagné de son épouse, un cultivateur de Noyers-en-Ouche (Eure) rencontra sur la route l'un des amants de celle-ci qui le nargua, l'invitant à descendre de la voiture pour se mesurer à lui. S'ensuivit une bagarre où l'amant eut facilement le dessus. Il le frappa à l'aide d'un instrument métallique et acheva de l'étrangler dans le fossé, aidé par l'épouse venue lui prêter main forte.

« Chère Mademoiselle Grete, une fois de plus il est tard et ce ne sera pas une lettre détaillée », commença Franz. Soudain, se ravisant, il reprit la lettre à Löwy, qu'il avait laissée inachevée. Songeant à l'aveu que l'acteur lui avait fait de se piquer à la morphine, Franz crut utile d'ajouter : « Ce que vous devez vivre paraît assez terrible, ne l'aggravez pas encore en ruinant votre santé. » Comme s'il était habilité à donner des conseils aux autres sur ce plan-là ! se gaudit-il. Puis, il continua la lettre à Grete Bloch.

Après dîner, le mal de tête de Gide se dissipa. Un enchantement après le calvaire de cette journée. Ghéon, son oncle, Croué, Copeau, Van Rysselberghe... Comment avait-il pu discuter avec chacun ? Il est vrai que, dans la loge de Copeau, il s'était endormi une demi-heure.

Vers huit heures, le *Viribus-Unitis*, entouré de son escadre de cuirassés et de torpilleurs, passa tout près du port de Spalato<sup>1</sup>. Le crépuscule tombait sur les îles et la côte dalmate. La population, autorités et clergé en tête, massée sur le pourtour de la baie, la plage, et jusque sur le mont Marjan, assista au passage des dépouilles mortelles, en un silence que trouait seulement le glas des cloches de la cathédrale et des nombreuses églises de la ville : Saint-Dominique, Saint-Nicolas, Saint-François, de la Sainte-Croix...

« J'aime l'individu, le groupe pas tellement, je suis insociable jusqu'à la folie, non seulement pour moi, mais également pour tous ceux que j'aime. » Est-ce qu'elle comprendrait enfin ce qu'il voulait dire ? Juste avant, à propos d'une remarque de Grete sur les cartes écrites à plusieurs, il avait enfoncé le clou. Se relut : « ...je dois désirer avoir chacun pour moi plutôt que de l'avoir à plusieurs ». A

---

<sup>1</sup> . Nom italien de Split.

moins de lui écrire noir sur blanc qu'il la voulait intensément — aussi intensément et sans doute plus violemment, plus féroce­ment, qu'il avait jamais désiré Felice —, il ne restait à présent plus rien à ajouter.

Le Kaiser reçut de Tschirschky le rapport chiffré habituel. L'ambassadeur disait avoir trouvé à Vienne, avec Berchtold, Forgach et les militaires, un parti de la guerre décidé à en découdre rapidement avec la Serbie. Il se félicitait d'avoir sérieusement mis en garde ses interlocuteurs contre toute précipitation. Cette remarque mit le Kaiser en fureur. Saisissant un long crayon surmonté de la couronne impériale, il écrivit dans la marge : « Qui l'y a autorisé ? C'est idiot ! Ne le regarde pas... » Il notait cela par à-coups, d'une écriture heurtée, rageuse, ponctuée de points d'exclamation. « Après, si ça va mal, on dira que l'Allemagne n'a pas voulu ! Que Tschirschky veuille bien ne pas faire de bêtise ! » Il marmonnait tout en écrivant. « Il faut se débarrasser des Serbes, et même bientôt ! » Frappa du poing sur la table. Réprima le tremblement de sa main gauche, la pauvre main paralysée. Ça y est. Il était calme à nouveau. Il ajouta : « Maintenant ou jamais ! »

A Londres, se tenait le banquet de l'Entente Cordiale dans le grand salon de l'hôtel *Savoy*. Il faisait nuit. Toutes les croisées étaient ouvertes. Pourtant, pas le moindre filet d'air. Comme depuis deux jours, en Angleterre, surtout au centre et dans le sud-ouest, il faisait une chaleur intense, étouffante. Le bureau météorologique de South-Kensington avait enregistré 32° à l'ombre, et il commençait à se dire qu'on n'avait pas eu aussi chaud depuis l'été 1911. Les invités buvaient beaucoup. Les hommes déboutonnaient leur col discrètement. Les femmes s'éventaient avec le bristol du menu. Bravant la température et la distraction générale, M. d'Estournelles de Constant, sénateur de la Sarthe, se lança dans un vibrant hommage à l'union des deux pays. C'était l'Entente Cordiale qui, selon lui, avait mis fin à la légende des guerres dites inévitables. La guerre entre la France et la Grande-Bretagne, bien sûr, mais aussi la guerre entre la Grande-Bretagne et la Russie ou encore le Japon. « Avec l'Entente Cordiale toutes ces guerres ont été non seulement évitées, mais rendues impopulaires, impossibles », s'écria-t-il dans un bel élan d'optimisme. Applaudissements. On cessa de s'éventer et de boire. Toutefois, admit-il, il restait encore beaucoup à faire. Il regretta, par exemple, que des milliards aient

été gaspillés dans la surenchère de la paix armée, au lieu d'être consacrés au développement et au progrès. « Cela n'a pas été possible, pourquoi ? » s'envola-t-il. Quelques toux dispersées. Les garçons arrêtent de servir. Un tintement de cuiller contre un verre. Silence. « Parce qu'il reste encore une guerre soi-disant inévitable : la guerre franco-allemande... ou la guerre anglo-allemande... ou la guerre russo-allemande » — les invités retiennent leur souffle —, « ou toutes les trois à la fois ! » Bravo ! *All right ! Bravo ! Very well ! Well done !* Remarquable ! C'est envoyé ! *He speaks well...*<sup>1</sup>

En passant place de l'Étoile, Gide, qui se rendait chez Drouin, vit au loin les feux de la foire de Neuilly. Il se sentait bien. La tête légère, les idées véloces, les testicules ronds. Un grand appétit de bruit, de lumière, de plaisir facile. Laissa choir Drouin sur-le-champ, prit le métro jusqu'à la Porte Maillot, d'où il marcha loin devant, sans faire aucune rencontre intéressante.

Franz rouvrit l'enveloppe. Déplia la lettre. Sous la signature il rajouta : « La douleur au pied ? Quelle sorte de douleur au pied ? »

Dans sa prison des faubourgs de Prague, Joseph Chvéich raconta une fois encore à ses compagnons d'infortune, arrêtés comme lui dans la journée par des agents en civil, comment, selon sa version des faits, il en avait mis plein la vue à cette baderne de Bretschneider, en lui prédisant dans le détail la guerre qui allait résulter de l'assassinat de l'archiduc (c'est ce qui avait dû le vexer) :

*Il y aura une guerre avec les Turcs. Et dans cette guerre, la Serbie et la Russie vont nous aider. Ça va barder. Il se peut, évidemment, que les Allemands nous attaquent, parce que les Allemands et les Turcs, c'est des alliés. Mais alors, nous pourrions nous unir avec la France. Parce que la France, depuis 70, elle en a sougé des Allemands. Dans tous les cas, la guerre est sûre et certaine. Je ne vous dis que ça !*

Il était très tard. On leur coupa la lumière.

En Chine, Victor ouvrit un œil. Le jour était déjà levé sur Nit'eou. Le ciel bas. Dans une heure, il serait sur la route. Il se recroquevilla sous les couvertures, pour profiter du chaud et du sec encore quelques minutes.

---

<sup>1</sup> . « C'est bien ! Très bien ! Fort bien ! Il parle bien... »

Dans le cahier *in-quarto* qui lui servait de Journal, Franz, à la date du 1<sup>er</sup> juillet, écrivit laconiquement : « Trop fatigué ».

Pendant la nuit, les croiseurs *Marseillaise* et *Amiral-Aube*, accompagnés de torpilleurs, de mouilleurs de mines et de deux escadrilles de sous-marins, qui composaient le parti bleu, appareillèrent depuis Cherbourg pour participer au second thème des manoeuvres navales. A 2 h 30 du matin, après un repos d'une journée dans la même ville, cent quatorze coureurs prirent le départ de la troisième étape du Tour de France qui devait les conduire à Brest. La pente, douce au début, laissa peu à peu la place à une montée raide, faite d'une succession, à croire infinie, de lacets courts, tous semblables. Depuis midi, Victor et ses compagnons cheminaient dans les nuages, sous une pluie fine. Plus le temps passait, plus l'espoir, qui leur donnait du courage, de trouver le soleil sur le versant du Tong ho, s'amenuisait. A 6 h 50, le peloton de tête, comprenant Thys, Rossius, Lapize et Tribouillard, traversa Granville avec un retard d'une heure sur l'horaire. Vers deux heures, heure locale, les premiers des soixante hommes de la colonne, dépassant les nuages, débouchèrent dans un brouillard lumineux. Étrangement lumineux, pensa Victor. Une lumière blanche, blême, sans source ni vie, presque inquiétante. A 7 h 40, le peloton, conduit par Defraye, passait à Avranches. Le dernier lacet. Le col, enfin. Au moins 3000 mètres, comme à Ta'siang ling, sinon plus. Mais rien pour récompenser l'effort du valeureux montagnard. Vraiment rien. Qu'une porte squelettique, une maisonnette éventrée, une pierre indiquant : « frontière Est de Louting ». La descente. Un peloton de quatre-vingts coureurs passa à Dinan. Passerieu abandonna, atteint d'une pointe de pleurésie. Ciel gris. Lumière non plus blême mais jaune. Descente belle et rapide. Sol dur. Ravin fermé. Cascades. Pagode. Ça cogne dans les chevilles, dans les genoux, dans le bassin. Ça claque dans la nuque, dans les mâchoires.